

Entretien avec Rémy Girard

Paul Eliani

Volume 6, Number 4, May–July 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Eliani, P. (1987). Entretien avec Rémy Girard. *Ciné-Bulles*, 6(4), 14–17.



Marc-André Forcier et Rémy Girard sur le tournage de **Kalamazoo** (Photo : Jacques Tougas)

Paul Éliani

« J'avais vraiment l'impression que Denys Arcand descendait dans ma vie privée. »

■ Comédien de théâtre (**la Déprime, les Fridolinades, les Fourberies de Scapin**, etc.), vedette de la télévision (**Manon**) et professeur à l'École nationale de théâtre, Rémy Girard a surpris tout le monde avec son interprétation de Rémy, intellectuel coloré et mari infidèle, dans **le Déclin de l'empire américain**. Il tient la vedette du nouveau film de Marc-André Forcier, **Kalamazoo**, dont la sortie est prévue à l'automne. Côté cinéma, ce serait plutôt l'ascension, pas le déclin...

Ciné-Bulles : Est-ce que tu n'as pas peur que les gens t'étiquettent comme bouffon ?

Rémy Girard : Non. Je suis un acteur comique. Je n'y peux rien. Là où j'aurais peur de me faire étiqueter, c'est qu'on dise de moi que je ne peux jouer que des rôles de père, de doux ou de méchant. J'aime jouer des personnages tout à fait différents. Faire rire ou faire pleurer, c'est la même énergie au fond.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce qui amène un acteur à placer sa confiance dans un scénario, dans un réalisateur ?

Rémy Girard : Au départ, c'est le personnage qui me lance un défi. Ensuite viennent le réalisateur et l'équipe technique. Si à la lecture du scénario je me dis : « Je ne peux pas jouer cela. Cela n'a pas de bon sens. », c'est très encourageant. La lecture me permet d'imaginer mon personnage même si ce n'est pas entièrement... C'est pourquoi la rencontre avec le réalisateur est importante, car la confiance va pallier ce que je ne sais pas.

Ciné-Bulles : Est-ce que *le Déclin de l'empire américain* présentait un risque pour les acteurs ?

Rémy Girard : Un grand risque. Le scénario ne rentrait pas dans les normes. Quand je l'ai lu, j'avais vraiment l'impression que Denys Arcand descendait dans ma vie privée. Et je n'avais pas vraiment envie d'aller dire cela sur grand écran ! Je me reconnaissais parfois dans mon personnage, parfois dans les autres. Ce film touche non seulement la vie sexuelle, mais aussi la vie sociale. J'étais loin d'imaginer qu'il aurait de telles conséquences à l'échelle internationale.

Ciné-Bulles : Lorsqu'on joue sur les planches ou devant la caméra, il doit arriver d'être surpris par l'autre en face de soi. Qu'est-ce qui t'étonne ?

Rémy Girard : L'étonnement vient de ce que la personne qui joue avec moi possède une lecture différente de celle que je pensais qu'elle aurait et cela peut m'amener totalement ailleurs. Dans *Kalamazoo*, où Marie Tifo et moi avons à rendre des moments tendres, amoureux, nous avons été surpris l'un par l'autre. La façon de dire, d'aller chercher l'assentiment ou la réprobation de l'autre n'était pas tout à fait celle qu'on attendait... L'instant de grâce survient parce qu'on réagit spontanément. Le plus difficile, c'est d'être spontané. À l'École nationale de théâtre, j'insiste beaucoup là-dessus. J'essaie d'appren-

dre aux élèves à être capables de dire quelque chose d'une façon naturelle même si cela fait une centaine de fois que la phrase est répétée. Ce qui surprend, c'est l'accident, comme dans la vie, et c'est aussi la vérité.

Ciné-Bulles : Comment Denys Arcand et Marc-André Forcier travaillent-ils avec les acteurs ?

Rémy Girard : La direction d'acteurs de Denys Arcand est très discrète, tout en étant très stricte. Il laisse beaucoup de liberté aux acteurs. Il garde une grande disponibilité. Arcand a le film dans sa tête. Il sait où il s'en va. Nous n'avons pas eu l'impression d'être dans un carcan.

Avec Marc-André Forcier, c'est différent. Nous avons travaillé en atelier et nous avons discuté. Tout se passe dans les premiers jours du tournage. Nous avons commencé le tournage de *Kalamazoo* par des scènes importantes. Si un acteur réussit à trouver tout de suite son personnage et que tout est clair, il le laisse aller. C'est un autre style, plus direct que celui d'Arcand.

Arcand et Forcier écrivent tous les deux. Quand on travaille avec un réalisateur qui a écrit le scénario de son film, on sent qu'il a écrit le jeu des acteurs en même temps que le scénario.

Ciné-Bulles : Dans *le Lys cassé* d'André Melançon, dont le tournage s'est déroulé entre *le Déclin de l'empire américain* et *Kalamazoo*, tu es quelqu'un de très retenu. Frustrant ?

Rémy Girard : Non, parce que ce type de rôle demande une énergie peut-être plus grande que si je laissais aller les choses. Je jouais le frère d'une jeune femme victime d'inceste. Un personnage qui parle peu. C'est difficile à jouer parce que tout se passe en

Filmographie de Rémy Girard

- 1983 : *Le Crime d'Ovide Plouffe* de Denys Arcand
- 1984 : *Trouble* d'Yves Simoneau
- 1985 : *Le Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand
- 1986 : *Le Lys cassé* d'André Melançon
- 1987 : *Kalamazoo* de Marc-André Forcier

dedans. C'est l'âme qui doit sortir, qui doit parler. On dit souvent : « Au cinéma, ce gars-là n'est pas bon, il n'a rien fait. » Ce qu'on oublie de dire pour ce type de rôle, c'est que la vérité du personnage et de la situation se trouve dans les yeux de l'acteur...

Ciné-Bulles : *Le fait que l'action soit toujours morcelée au cinéma, est-ce une difficulté ?*

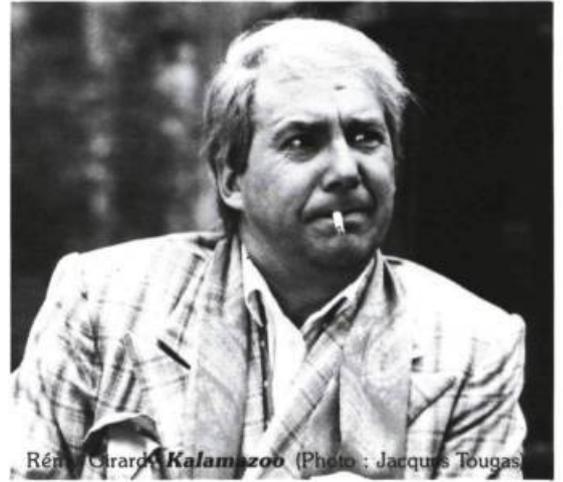
Rémy Girard : Oui, c'est la première chose qui frappe quand on n'a pas beaucoup fait de cinéma. Sur scène, la grande difficulté est de refaire la même chose tous les soirs, d'être aussi bon tous les soirs. Le jeu est plus extraverti au théâtre, tandis qu'au cinéma il est plus ramené. La caméra va chercher... Qu'on fasse croire au cinéma, au théâtre ou à la télévision, cela demande la même émotion.

Pour **Kalamazoo**, pendant que les techniciens préparaient le plateau pour une scène, nous la répétons en entier plusieurs fois avec toute la montée dramatique. J'ai répété souvent avec Tony Nardi pour maîtriser le cheminement émotif des personnages. Peut-être ce besoin d'avoir tracé un fil conducteur dans la tête vient-il du théâtre.

Ciné-Bulles : *Comment définirais-tu Kalamazoo ?*

Rémy Girard : **Kalamazoo** est une épopée amoureuse. Le personnage que je joue est un puceau de 56 ans, Félix Cotnoir, qui part à la recherche de l'amour sur un petit bateau à Saint-Pierre-et-Miquelon. Il y a une sorte de démesure chez ce personnage, un côté *Don Quichotte*. Il a un idéal amoureux, mais il est maladroit avec les femmes.

Ciné-Bulles : *Ce personnage, comme celui du **Déclin de l'empire américain**, veut sortir de sa médiocrité.*



Rémy Girard, **Kalamazoo** (Photo : Jacques Tougas)

Rémy Girard : Il ne se perçoit pas comme quelqu'un de médiocre. Il sent qu'il est près de toucher quelque chose, que sa quête le pousse à se surpasser. Dans l'écriture du scénario de **Kalamazoo**, Marc-André Forcier et Jacques Marcotte n'ont pas eu peur d'y aller à fond.

La femme qu'il recherche est une auteure dont il voit la photo à l'endos d'un livre. Il l'idéalise en sirène quand il s'aperçoit qu'il a de la difficulté à l'atteindre. Mais quand il revient avec la sirène, tout le monde y croit. Ce n'est pas qu'un fantasme. Le choix de la sirène n'est pas un choix intellectuel... L'auteure se déguise en sirène parce qu'elle est infirme. Elle met cela pour cacher ses appareils. Lui, quand il voit la photo, il voit une sirène. La sirène, c'est peut-être aussi une vision particulière de la femme.

Ciné-Bulles : *Les réalisateurs choisissent-ils encore les acteurs en fonction du physique de l'emploi ?*

Rémy Girard : Au cinéma, on ne peut pas tricher. On voit de plus en plus de bons acteurs dans les castings. Et de moins en moins le petit gars du coin qui a une belle gueule. Si on veut du cinéma de qualité, il

faut des acteurs qui soient en mesure d'aller chercher ce qu'on demande d'eux... Mais le *type-cast* demeure important, dans le sens où le physique de l'acteur doit correspondre au personnage. C'est pour cela que j'ai eu quelques réticences avant d'accepter ce personnage dans **Kalamazoo**. Félix Cotnoir a 56 ans. Comme il doit rajeunir à la fin du film, le réalisateur a décidé de prendre un jeune acteur et de le vieillir pour une bonne partie du film. Il est possible de vieillir un jeune acteur et non le contraire.

Ciné-Bulles : *Y a-t-il un personnage que tu voudrais jouer ?*

Rémy Girard : Au cinéma, je ne sais pas vraiment. Au théâtre, ce serait le personnage d'Ubu d'Alfred Jarry. Pour l'instant, je suis encore trop jeune pour ce rôle. Je jouerais cela avec un plaisir féroce. La portée politique de la pièce et la folie du personnage m'intéressent beaucoup.

Ciné-Bulles : *Ionesco peut-être...*

Rémy Girard : J'aime ce genre d'absurdité. Dans **Kalamazoo**, on sent une certaine parenté avec cela. On pouvait aller assez loin au niveau d'une absurdité souvent physique. Par exemple, dans la façon dont on se servait des objets. Il y a une scène où je perce le bateau avec un sécateur. L'eau entre dans la cale du bateau et je dois boucher le trou. Je prendrai tout ce qui va me passer sous la main : un rouleau de papier de toilette, une bouteille, un soulier. Quand Félix Cotnoir a un problème, il essaie de le régler en faisant fi de tout ce qui bouge autour. C'est un obses-sif. Il fallait que ce personnage fasse rire le public parce qu'une quête d'une telle intensité pouvait devenir invivable pour le spectateur.

Ciné-Bulles : *Quels sont les moments du tournage où tu as éprouvé le plus de plaisir ?*

Rémy Girard : Quand la prise est bonne, quand je suis parti sur mon erre d'aller. Ces moments de grâce surviennent quand toute l'équipe est contente. Je me souviens de deux scènes en particulier... La première, tournée en Floride. Nous avions à peu près cinq minutes pour la faire. Alain Dostie, le directeur de la photographie, voulait le soleil à la hauteur de la ligne d'horizon. Ce moment dure dix minutes. Tout le monde était prêt depuis une heure à l'avance, attendant que le soleil baisse... La scène dure environ quatre minutes dans le film et on ne pouvait faire qu'une prise, deux tout au plus.

Et aussi une autre scène où je jouais avec Tony Nardi. Dans cette scène, je fais brûler du pop-corn dans la cale du bateau. Je le blesse à coups de sécateur. Il sort de la cale en disant : « J'veux pas vivre avec un fou. » Il a peur. Il braille, tellement il a peur. Pendant ce temps, je suis en train d'éteindre le feu. Le mouvement de la caméra se fait dans trois sens différents. De haut en bas parce Tony est sur le pont et moi dans la cale. De gauche à droite parce que je vais chercher de l'eau et que je lui parle. De l'avant à l'arrière parce que j'avance et je recule dans la cale. Il a peur de mourir, j'essaie d'éteindre le feu, le bateau s'en retourne vers Saint-Pierre-et-Miquelon au lieu de s'en aller vers le large, et je lui dis que c'est lui qui est fou, que c'est lui qui mourra, parce qu'il ne sait pas aimer... Cette scène fut un moment fort du tournage. Toute l'équipe l'a réussie.

Ciné-Bulles : *Après une série de représentations au théâtre ou un tournage, est-ce que cela peut t'arriver de commettre un lapsus et de dire une réplique ?*

Rémy Girard : Je connais des acteurs qui peuvent réciter un texte cinq ans après l'avoir joué. Pas moi. Quand je termine quelque chose, la porte se ferme. Au fond, je continue mon chemin et le personnage, le sien. ■



Rémy Girard